

KOMPLEXKAPHARNAÛM

À Villeurbanne, le visiteur pousse une porte branlante, jamais fermée, et tombe sur un étrange laboratoire fait de hangars emboîtés. On y bricole des machines, on y forge du nouveau avec du vieux récupéré, on y tourne des images, on y retravaille des archives, on y élabore des programmes sonores ou informatiques. Ces anciens ateliers municipaux offrent sans doute le portrait le plus juste de **KompleXKapharnaüm**, ce collectif d'artistes, cette équipe de plasticiens, vidéastes, écrivains et musiciens créée voilà bientôt dix-sept ans. Tout ce matériel élaboré *intra muros* est ensuite déployé *in situ* sur les murs de villes investies par les images, les sons et les mots, afin de reconstituer localement, et bien souvent avec la mémoire des habitants, des fresques documentaires impliquant les artistes comme le public. Ces interventions urbaines font entrer l'art dans la ville, là où il n'a généralement pas droit de cité. Mais en se frayant un chemin vers des individus concernés, il déploie des effets aussi spectaculaires que citoyens. En 2004, KompleXKapharnaüm a ouvert le Festival d'Avignon avec *SquarE, télévision locale de rue*, une déambulation poétique et politique, qui développait sa dramaturgie sur les murs de la ville au travers de vidéos filmées à Avignon.

Plus d'informations : www.kxkm.net

Entretien avec Stéphane Bonnard

Stéphane Bonnard est cofondateur de KompleXKapharnaüm qu'il dirige avec Pierre Dufureau

Quelle a été votre réaction au moment où le Festival d'Avignon a proposé à KompleXKapharnaüm de prendre artistiquement en charge le centenaire de la naissance de Jean Vilar ?

Stéphane Bonnard : Nous nous sommes d'abord sentis très honorés de la confiance et de la fidélité que nous témoignait le Festival : nous étions déjà là en 2004 pour le premier Festival sous la direction d'Hortense Archambault et Vincent Baudriller, que nous avons ouvert depuis les quartiers d'Avignon avec *Square, télévision locale de rue*. Pour nous, qui travaillons dans la durée et dans le retour sur des lieux précis, il est également très agréable de confirmer quelque chose avec des gens, avec des équipes. Nos rencontres sont parfois uniques, mais elles prennent d'autant plus de sens lorsqu'elles se renouvellent.

Avez-vous été étonnés du sujet de cette commande passée par le Festival, à savoir la figure de Jean Vilar ?

Au premier abord, nous avons bien sûr été surpris de nous retrouver en compagnie de Jean Vilar. Un homme de théâtre pour une compagnie qui réalise des interventions urbaines ! Mais, au fil du travail, des points communs sont apparus : Jean Vilar a voulu aller vers les autres, sortir des murs clos du Palais, mélanger les genres de spectacles, en invitant la danse, le cinéma, l'art visuel, la musique, et surtout, il était très attaché à la relation au public. Il existe donc une logique dans le rapprochement entre notre équipe et le monde de Jean Vilar.

Que connaissiez-vous personnellement de Vilar ?

Il existe une image toute faite, un peu scolaire, du moins très figée. Jean Vilar, c'est la page 153 du manuel de cours de français au collège. Cela peut renvoyer à un souvenir lointain, un peu rébarbatif. Nous savions vaguement des choses à son sujet, mais cela oscillait entre l'image du manuel scolaire et la vignette d'Épinal de saint Vilar, grand créateur du Festival. L'histoire est évidemment plus complexe.

Comment, alors, avez-vous repris à votre compte cette proposition lancée par le Festival d'Avignon ?

Il y a deux données très importantes dans la proposition que nous traitons en simultané. D'abord, la thématique, Jean Vilar, et puis le contexte de jeu : jouer devant et non pas dans le Palais des papes, c'est-à-dire hors de la Cour d'honneur, sur la place et avec la façade du bâtiment. Ensuite, concevoir une représentation unique, pour le soir du 14 juillet. Enfin, offrir ce spectacle gratuit à plus de 10 000 personnes. De fait, le contexte impose des choix, nourrit l'écriture de la proposition : il faut, par exemple, évoquer la vie de Jean Vilar sans entrer dans les détails, car l'écoute sera forcément un peu distraite. La question qui nous est posée avec cette proposition est la suivante : est-il possible de produire une forme qui raconte, qui soit sensible, qui relève du spectacle vivant pour un public aussi nombreux ? La réponse ne tombe pas sous le sens. Pour autant, les artistes doivent-ils abandonner aux événements sportifs ces espaces de « grands rassemblements » ? Aux défilés militaires ? Aux entreprises de l'événementiel ? D'une certaine façon, le contexte de jeu de ce 14 juillet, nous renvoie à Jean Vilar et à une certaine définition du théâtre populaire : public de masse, qualité de l'œuvre présentée... J'espère que nous saurons être à la hauteur de l'ambition.

Comment avez-vous travaillé ?

Nous avons commencé par faire un stage de « mise à niveau » avec un spécialiste de Jean Vilar et du Festival d'Avignon, qui est venu nous voir et nous parler chez nous, à Villeurbanne, là où nous vivons et travaillons. Nous sommes ensuite allés à la source : à la Maison Jean Vilar, à Avignon, pour une sorte de plongée dans l'énorme étendue des archives Vilar, au cœur des enregistrements, photographies, films, affiches, textes, manuscrits, disponibles sur lui et sur ses spectacles. Enfin, nous avons rencontré et filmé des témoins qui construisent un lien vivant avec Jean Vilar, entre autres : Jack Ralite, l'un de ses compagnons de route, Sonia Debeauvais, cheville ouvrière de l'aventure du TNP puis de celle du Festival, le photographe

Edmond Volponi. Nous avons aussi voulu dépasser le cadre même du théâtre, aller dans la ville, aujourd'hui. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés dans la section syndicale de la SEPR, une entreprise visitée par Jean Vilar où le travail est dur. Cela l'avait conduit à cette réflexion : comment demander à des gars qui viennent de passer huit heures dans la poussière par 40 °C de rester une heure de plus pour parler de Shakespeare ? Nous cherchons à pister ce que cette notion de théâtre populaire veut dire aujourd'hui. Nous tentons des tournages avec des personnes croisées dans les rues. Mais pour l'instant, tout n'est pas encore écrit...

Comment allez-vous jouer avec la façade du Palais de papes ?

Nous travaillons avec des projections d'images. La façade est immense, imposante, mais cependant très découpée, presque ciselée, marquée aussi : c'est un monument historique. Que faire en termes d'images sur cette façade ? Nous avons du faire des choix de cadrage, d'images, proposer un montage à la fois simple et évocateur. Il faut construire un véritable langage, qui passe par le montage, la scénographie, la mise en lumière des bâtiments, le mouvement des images. Nous avons pour habitude de juxtaposer les sources, les types d'images, de procéder à des collages de matières et de sons. Cela rejoint une idée importante chez Jean Vilar : celle du mélange des arts. Nous travaillons également sur le retraitement des images avec des rétroprojecteurs. Il y a un rapport physique à l'image : deux peintres vont procéder à la réalisation d'une fresque murale pendant toute la durée de l'intervention. Notre envie n'est pas celle d'une télé de rue, d'un documentaire de rue, mais une forme de retraitement formel, stylisé, avec des couleurs et des sons qui évoquent les grandes périodes de Jean Vilar. On trouvera donc des documents d'archive qui jalonnent l'Histoire, des témoignages enregistrés récemment avec des figures vilariennes, mais aussi des images tournées aujourd'hui, comme une actualisation contemporaine de la présence de Jean Vilar. C'est par ces évocations diverses que nous aimerions simplement faire entrer le public, le plus nombreux possible, dans le spectacle. Notre proposition n'est ni une biographie de Jean Vilar, ni un commentaire de son œuvre ou de ses écrits, mais bien une évocation libre et spectaculaire de cet homme, de ses faits et de ses pensées. Bien sûr, il y a des contraintes : devant le Palais des papes, on ne peut pas faire n'importe quoi, c'est un espace saturé de personnes, de règles de sécurité qu'il faut prendre en compte.

Quels sont vos atouts pour cela ?

Nous sommes très mobiles. Nos outils, que nous fabriquons nous-mêmes dans nos ateliers, nous offrent cette souplesse. Nous disposons de deux véhicules avec à leur bord des musiciens et des dispositifs pour générer des sons et des images ; un bus sur lequel on peut poser une petite scène ; des projectionnistes mobiles qui lancent les images à partir de leurs sacs à dos ; et des projecteurs fixes et qui envoient des images plus posées, plus cadrées, et qui pourront aussi se mélanger avec le travail pictural des deux peintres. Nous avons effectué des tests dans tous les sens, pour tenter de fabriquer *in situ* et durant la durée du spectacle une fresque numérique sur les murs du Palais. Il y a peu d'éléments de décor, pas de scène de théâtre, de comédiens au sens classique du terme. C'est une manière de rester fidèle à nous-mêmes, tout en intégrant Jean Vilar dans notre univers par les images, les sons et les voix.

En 2003, cet espace particulier, devant le Palais des papes, a été le lieu principal des manifestations pour défendre le statut d'intermittent du spectacle. Tenez-vous compte de cela ?

On vient aussi de là. En 2004, lors du premier Festival qui suivit le mouvement des intermittents, nous étions à Avignon et notre spectacle *Square, télévision locale de rue* était une forme déambulatoire rendant hommage à la révolte... Plus généralement, il y a énormément de choses à faire avec ce lieu, qui est très symbolique on le sait. On pense peut-être jouer avec les clés du Palais, l'ouverture des portes... Mais il s'agit surtout d'être radical, de faire des choix précis, ne pas être trop bavard ni touffu. Car il existe toujours le danger d'en faire trop dans un espace comme celui-là !

À quoi ressemblent concrètement vos répétitions ?

Elles sont un enjeu décisif. Nous préparons une représentation unique que l'on ne peut pas beaucoup répéter sur place, alors qu'il s'agit d'une création dédiée à cet espace de jeu qu'est l'esplanade du Palais des papes. Il n'y aura que deux répétitions *in situ*, entre 2h et 5h du matin, avec le son uniquement dans les talkies-walkies, pour des raisons de nuisance sonore. Il faut donc arriver à être prêts sans trop de répétitions, en terme de *live*, ce n'est pas évident. Mais c'est aussi pour ce défi que nous avons choisi de faire ce spectacle. Nous avons deux montagnes face à nous : Jean Vilar et le Palais ! C'est un délire, un moment unique, pendant lequel la tension sera maximale. Il faudra, ce soir-là, que tout fonctionne, techniquement, esthétiquement, publiquement. Il nous faut inventer les conditions mêmes du spectacle et, en même temps, rester maîtres de notre outil. Toute cette complexité, ce travail, juste une soirée, le partage d'un instant avec un public, une heure quinze à passer ensemble ici et maintenant, et après : terminé... Il y a quelque chose de magique dans la démesure de la proposition et l'unicité de l'acte.

Après tout ce travail, que pensez-vous de la figure de Jean Vilar ?

Il y a la mythologie qui l'entoure, les légendes urbaines d'Avignon, les récits mythiques et fondateurs du Festival et du TNP. Ce qui agace parfois, c'est sa perfection, du moins celle qui apparaît souvent dans les témoignages et l'imagerie vilarienne, ce portrait d'un homme sans faille... Alors on recherche forcément la faille. Personnellement, ce qui me touche le plus chez Jean Vilar, c'est son rapport au travail, au labeur, l'acharnement, la détermination à mener son projet. C'est très concret : les notes de services qui s'attachent aux détails, les histoires d'argent, d'organisation, d'hommes aussi. La notion de troupe, de partage d'une utopie est très présente. Comment être un passeur de ses rêves ? Et puis les questions incessantes, obsédantes sur le public qui reviennent tout au long de son parcours, toujours remodelées, reformulées. Il a cette phrase à

un moment : « L'acte est bien la caricature dérisoire du rêve. » Cela résume bien ce combat permanent, semé d'embûches, d'insignifiants qui détournent de l'essentiel. On pourrait paraphraser Bourdieu : le théâtre populaire est un sport de combat. Que nous reste-t-il de cette bataille et de la force avec laquelle il l'a menée ? C'est une question qu'il nous faudra aussi évoquer le 14 juillet.

Propos recueillis par Antoine de Baecque

田▲◎

PLACE PUBLIC

PLACE DU PALAIS DES PAPES - durée estimée 1h10 - création 2012 - entrée libre

14 JUILLET À 23H

conception **KompleXKapharnaüm**

distribution en cours

une commande du Festival d'Avignon
avec le soutien de la Spedidam
avec l'aide de la Ville d'Avignon, d'Avignon Tourisme, de Citadis et de la Maison Jean Vilar